

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs ; un an, 11 fr. Départements, six mois 8 fr., un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Elle était simplement vêtue. (Page 282, col. 1.)
Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La princesse Luisante (*suite*).
— VARIÉTÉS : Les deux chiens; Le singe trop bien dressé;
Vengeance chrétienne. — Récits historiques : Bernard Palissy.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA PRINCESSE LUISANTE.

IV. L'arrivée.

Lorsqu'il eut marché quelque temps, il entendit une espèce d'harmonie qui devenait plus mélodieuse à mesure qu'il en approchait : il se douta de ce qui la causait, et, chassant encore quelque temps les chèvres devant lui, tandis qu'il observait tout ce qu'il y avait aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage au travers duquel coulait un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux et l'approche d'une aventure téméraire lui causèrent quelques réflexions et quelque émotion, mais ni crainte ni regrets.

Bientôt il vit arriver une jeune fille qui s'empara de toute son attention.

Elle était simplement vêtue; mais un arrangement naturel, et son extrême propreté, la paraient tellement, en dépit de ses habits, qu'elle lui sembla être une princesse déguisée.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avait apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Osmin se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire :

« Non, jamais créature ne fut si malheureuse ! Hélas ! poursuivait-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre ? »

Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et un moment après :

« Heureux oiseaux, disait-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins vous jouissez de la liberté, malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde ! »

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Osmin l'avait attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : elle lui avait paru fort belle, et, à sa physionomie, il jugea qu'elle avait l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'était juger bien à la hâte. Cependant, il ne s'était point trompé.

Il n'eut pas de peine à deviner qui elle était.

Il passa la journée dans ce bocage comme il put, et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il allait en avant, moins il savait où il allait; il eût erré longtemps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison fort basse à deux cents pas de lui; cette lumière ayant disparu, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison; il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière, et, ne jugeant pas à propos de

se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

La maison n'était couverte que de paille. Ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta, le plus doucement qu'il put, la paille de l'endroit où il était; et, par l'ouverture qu'il venait de faire, il vit l'horrible Dentue qui, en marmottant quelques mots barbares, jetait des herbes et des racines dans une grande chaudière qui était sur le feu; elle remuait tout cela en rond, avec une dent qui lui sortait de la bouche et qui avait un mètre de long; après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauve-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement.

La sorcière plongeait de temps en temps, dans sa chaudière, un doigt qui avait un ongle presque aussi long que sa dent; c'était pour prendre de cette belle composition, qu'elle goûtait, pour voir comment allait le sortilège.

Au coin du feu était un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisait encore plus peur que sa mère.

La belle personne qu'Osmin avait vue dans le bocage, était à genoux devant ce monstre, et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavait les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Osmin vit bien qu'elle s'en désespérait, et il en était indigné comme elle. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleurait, leva sa grande dent, et, la regardant de travers :

« Malheureuse ! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui, dans deux jours, sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être unie au fils de la puissante Dentue ! »

Osmin ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles; la sorcière leva la tête à ce bruit; et lui, descendant au plus vite, de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venait de voir, et à méditer son entreprise.

Le lendemain matin la belle fille revint au bord du ruisseau.

Elle portait une charge de vilains habits crasseux et de linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'Osmin éprouvait pour elle. Elle était penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes; elle paraissait d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer.

Il crut qu'il était temps de se découvrir à elle; mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention, et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant : il savait jouer de la flûte encore mieux que peindre, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordaient pas; quand il s'aperçut qu'elle l'écoutait, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignaient.

« Non, dit-elle quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivait-elle, ce pauvre homme qui passe sa

vie à garder les chèvres! Hélas! tout malôtru qu'il est, je voudrais de bon cœur être à sa place. Mais quelle imprudence de sa part que de s'approcher d'un lieu si détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau! Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?...

— Il vient vous délivrer, belle Leïla, » dit Osmin en approchant d'elle tout d'un coup.

Elle fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps.

« Oui, dit-il, je vous délivrerai ou j'y perdrai la vie.

— Hélas! dit-elle en regardant avec attention Osmin si misérablement défiguré et accouré, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais tu ne saurais me sauver, puisqu'il faudrait pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant, j'y passerais de bon cœur ma vie, si je n'avais à craindre quelque chose de plus effroyable: on veut que j'épouse le fils de Dentue.

— Je sais tout cela, lui dit Osmin, et je vous en sauverai. »

Elle regarda tout de nouveau l'homme qui parlait avec tant de confiance et qui paraissait tout savoir; il ôta son emplâtre, et lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paraissait, il avait entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avait entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passait pour la nerveille du monde.

Dans le peu de temps qu'ils eurent à rester ensemble, Osmin fut confirmé dans tout ce qu'il avait d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments; il la conjura de se fier à lui sur tout ce qui regardait l'exécution de son entreprise; il la supplia instamment de consentir à ce que lui proposerait un homme qui aimerait mille fois mieux mourir que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où était l'écurie de Sonnante; il sut qu'on ne se donnait pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisait pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendit, et dont l'harmonie devenait bien plus éclatante dès qu'on la sortait de l'écurie.

Il n'en demanda pas davantage; elle n'osa rester plus longtemps, et lorsqu'ils se séparèrent, elle avait déjà dans le cœur un peu de consolation et d'espoir.

V. La fuite.

Dès qu'Osmin eut perdu Leïla de vue, il se recommanda sérieusement à la faveur du ciel qui ne l'avait pas encore abandonné, à son habileté dont il avait plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage.

Il commença par chasser de méchants gamins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux qui venaient boire dans le ruisseau; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence et leur donna en place quelques menues pièces de monnaie; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avait prise aux petits garçons. Bel équipement pour une entreprise comme la sienne! Belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière à laquelle il voulait ravir tous ses trésors!

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante; il y arriva comme elle venait de se coucher. C'était la plus belle, la plus douce et la meilleure bête

du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant; elle en fut si touchée, qu'elle lui aurait donné sa vie; car elle était accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière, qui lui donnait à manger, et qui souvent la maltraitait, outre qu'il était si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand Osmin la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier et les couvrit de cette glu qu'il avait apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avait plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Osmin réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride; puis, la laissant à l'écurie, il s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant; il ne savait pas pourquoi ce sac de sel était entre ses mains quelque part qu'il pût aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Leïla lui parut encore plus malheureuse, car la première fois elle ne faisait que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, se mit à grogner de ce qu'elle avait la hardiesse de le rebuter.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Leïla n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avait; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Osmin sentait toutes ses afflictions; Dentue, toujours attentive à ses sortilèges, en remuait la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetait de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avait dit la nuit précédente. Osmin voulut y mettre quelque chose du sien, et, de l'ouverture de la cheminée, il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter, comme la première fois; elle tressaillit, en goûta encore, et, trouvant que le maléfice était gâté par un ingrédient qui n'y convenait apparemment pas, elle poussa un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avaient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Leïla; Leïla en pensa tomber à la renverse en réveillant Dentillon, qui lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Osmin, qui en était témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère lui fit oublier sa prudence: il allait se perdre pour venger Leïla, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau.

« Va, mon mignon, disait-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrais bien toute seule, mais ce chapeau n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose: va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits; ils n'oseraient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras bientôt cette insolente, qui fait tant la difficile.

— C'est ce que nous verrons, » dit Osmin en descendant.

Il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau; à peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Leïla fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il semblait que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnait se traînait à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentait pas d'être bossu, il était boiteux, et si petit, qu'il avait vainement essayé de prendre la belle Leïla sous le bras, jamais il n'avait pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche : il s'y était attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvait, car Dieu sait les enjambées qu'elle faisait pour s'en dépêtrer : son cœur battait si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvait plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Osmin l'attendait.

La vue d'Osmin la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après : Osmin se hâta de la rassurer, puis, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir, et, après l'avoir chargé sous son bras comme on enlèverait un barbet, il donna la main à Leïla et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans l'état où il l'avait laissée. Il instruisit Leïla de son dessein en peu de mots; elle était si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre.



La sorcière mettait dans la chaudière un doigt q'ii avait un ongle aussi long que sa dent. (Page 282, col. 2.)

« Fuyons en diligence, dit-il, puisqu'il n'y a qu'une fuite prompte qui puisse nous sauver.

— Mais que ferez-vous, je vous prie, de ce vilain petit monstre?



Le vilain petit monstre l'accompagnait. (Page 284, col. 2.)

— Je l'écorcherai tout vit, dit-il, pour le soufflet qu'il vous a donné. »

La généreuse Leïla demanda grâce pour le misérable.

« J'y consens, lui dit Osmin; tout le mal que je lui ferai n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. »

Alors Osmin ayant lié à Dentillon les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, le laissa dans un coin de l'écurie.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Leïla devant lui, se mit en campagne et tourna le dos au manoir de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle était plus douce qu'un bateau. Osmin voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; puis jugeant qu'il avait fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu reprendre haleine à la jument. Il avait raison d'être con-

tent, après avoir mis à fin une si terrible aventure. « Belle Leïla, lui disait-il, sentant qu'elle tremblait

encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès de moi.

« Permettez que je vous amuse pendant quelques moments, et en vous racontant mon histoire.

VI. Histoire d'Osmin.

« Je suis fils d'un petit prince, dont les États sont des plus petits : mais en récompense les sujets y sont riches, contents et fidèles.

« J'avais un frère, Dieu seul sait ce qu'il est devenu. Nous n'avions pas plus de dix ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux le droit d'aînesse ne saurait décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes États sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'au-



Sérène. (Page 286, col. 2.)

tre; et afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces dons sont l'esprit et la beauté : mais il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il préfère. Nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

« Mon père nous ayant embrassés nous dit que chacun aurait avec le temps, ce qu'il avait choisi.

« Mon frère s'appelait Phénix, et moi Pinçon; et si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns merles, les autres sansonnets, rossignols ou serins, selon le nombre, car une des fantaisies du bon prince était celle des oiseaux.

« A l'âge de dix-huit ans, mon frère était le plus beau jeune homme qu'on eût jamais vu : mais pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentilleses de mon esprit, je regardais cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots; et je ne me sentais qu'autant d'esprit qu'il en fallait pour connaître que je n'en avais pas assez.

« Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui régnait entre mon frère et moi. Je passais mon temps à lire tous les livres que je pouvais attraper bons ou mauvais; je distinguai bientôt les uns des autres; et me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchait beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeait qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

« Notre père mourut satisfait de ce qu'il nous laissait dans une union si parfaite. Dès que nous lui eûmes rendu les derniers devoirs, nous commençâmes pour la première fois à être de différents avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre : mais dans cette dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissait que de vouloir céder chacun son droit; Phénix se tuait de me dire que, comme j'étais plus capable de gouverner, je méritais mieux de succéder; que pour lui, beau comme il était, il trouverait facilement une princesse qui le rendrait possesseur d'une couronne. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de notre côté, à la charge que celui qui serait établi le premier, tâcherait d'en informer l'autre, afin qu'il revint se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'était tombé en partage.

« Nous primes différentes routes. Je parcourus beaucoup de provinces, sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissais pas de m'instruire partout où je trouvais quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toute nature; je remarquai ce que chaque pays avait de curieux.

« Il y a peu de temps le bruit de l'éclat des yeux de Luisante commençait à se répandre partout; j'en appris des choses si merveilleuses, que je ne pus les croire; et quelque danger qu'on me dit qu'il y avait à

la regarder, je résolus de m'assurer par moi-même, si ce qu'on en disait était véritable.

« L'heureux royaume de Cachemire m'avait dès longtemps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avait faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup; je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinçon ne me paraissait pas assez noble : je pris celui d'Osmin.

« A l'entrée du royaume de Cachemire (par la route que j'avais prise) la savante Serène votre mère, entre les bras de qui j'espère bientôt vous remettre, a établi sa demeure enchantée. Le désir de connaître une personne que des connaissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendent la plus illustre des mortelles, m'engageait autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avait dit de Luisante : mais la difficulté de parvenir auprès de Serène, pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avaient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avait réussi. On savait à peu près le lieu de sa résidence; mais c'était en vain qu'on le cherchait. Il était impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un avis favorable de la magicienne ne vous y guidait. Je fus assez heureux pour être admis en sa présence.

« Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer et que d'ailleurs vous verrez bientôt. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit est au royaume de Cachemire ce que le royaume de Cachemire est au reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyait m'avoir laissé en partage; je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avaient attiré sa protection; elle voulut bien me la faire espérer, et je la quittai, dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me serait possible.

« Lorsque j'arrivai dans la capitale du royaume, je m'informai du caractère du premier vizir; on m'apprit qu'il était complaisant et affable. J'entrai à son service en qualité d'écuyer. Je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que les yeux de la princesse causaient chaque jour. »

H.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LES DEUX CHIENS.

Le législateur de Lacédémone, Lycurgue, prit deux petits chiens de même race, qu'il éleva chez lui d'une manière bien différente. Il nourrit l'un avec délicatesse et forma l'autre aux exercices de la chasse. Quand l'âge eut fortifié le corps et les habitudes de ces deux animaux, il les amena dans la place publique, fit placer devant eux des mets friands, et lâcha ensuite un lièvre. Aussitôt l'un de ces chiens courut vers les mets qui faisaient sa nourriture habituelle; l'autre se mit à poursuivre le lièvre avec ardeur. En vain l'animal timide veut éviter l'ennemi. Le chien le presse et l'attrape. Tout le peuple applaudit à son adroite agilité. Alors Lycurgue, s'adressant à l'assemblée :

« Ces deux chiens, dit-il, sont de même race; voyez cependant la différence que l'éducation a mise entre eux. »

F.

LE SINGE TROP BIEN DRESSÉ.

L'abbé Courbasson rapportait une anecdote fort plaisante d'un singe qu'il avait apprivoisé, et qui lui était si attaché, qu'il l'accompagnait dans tous les lieux qu'il fréquentait. Il était dans l'usage d'enfermer ce singe lorsqu'il allait aux offices. Un jour cependant l'animal s'échappa et suivit son maître à l'église; là, montant en silence sous le dais de la chaire à prêcher, il s'y tint parfaitement tranquille, jusqu'à ce que le sermon commençât : il s'avança alors sur le devant du dais, et, se mettant à considérer le prédicateur, qui n'était autre que l'abbé Courbasson, son maître, il imita ses gestes d'une manière si comique, que tout l'auditoire se mit à rire. Courbasson, surpris d'une marque de légèreté si inconvenante, reprocha à ses auditeurs leur insouciance et leur manque d'attention. Ce reproche n'ayant produit aucun effet, le prédicateur, par un transport de zèle facile à concevoir, redoubla ses gestes et ses marques de mécontentements; le singe les imita avec tant d'exactitude, que les spectateurs, perdant toute réserve, poussèrent des éclats de rire. A la fin un ami de Courbasson monta vers lui, et lui désigna la cause de cette conduite étrange. Ce fut avec beaucoup de peine que ce prédicateur put garder lui-même son sérieux, en ordonnant au sacristain d'emporter le singe.

A.

VENGEANCE CHRÉTIENNE.

On offrait à l'illustre poète, auteur de la *Jérusalem délivrée*, une belle occasion de se venger d'un homme qui, par haine et par jalousie, lui avait fait beaucoup de mal, et de l'atteindre dans son honneur et dans sa fortune. « Je ne veux enlever à cet homme ni son bien ni son honneur, répondit le Tasse; mais uniquement sa mauvaise volonté envers moi. Je la lui enlèverai, j'espère, en ne profitant pas de cette occasion que j'ai de me venger de lui. »

A.

RÉCITS HISTORIQUES.

BERNARD PALISSY.

Bernard Palissy (né en 1500 à la Chapelle-Biron dans l'Agenois, mort en 1589), ouvrier, artiste et inventeur, a honoré la France par ses travaux et l'humanité par son caractère.

Fils d'un pauvre tuilier de village, il entra en qualité d'apprenti et ensuite d'ouvrier dans une verrerie. Ardent pour l'étude, il devint très-savant presque par ses seuls efforts. Il profita des loisirs de la nuit et du superflu de son salaire pour apprendre le dessin, la peinture, la sculpture; la littérature faisait ses délices, ainsi que la philosophie et la théologie.

Il fit son tour de France en gagnant sa vie comme verrier, comme peintre sur verre, comme dessinateur et sculpteur; et, pendant ce long voyage, il étudiait la nature sous tous ses aspects et dans tous ses détails, recueillant dans son souvenir une foule d'images qui devaient ensuite se reproduire sous sa main.

Car déjà une grande pensée l'occupait. L'art de l'émailleur, porté à une grande perfection par les anciens, était depuis très-longtemps perdu en Europe. Palissy pensait à le retrouver et à en doter son pays.

L'émail est une espèce d'enduit vitreux, coloré ou incolore, qu'on applique par la fusion sur les poteries et sur les métaux.

De retour de ses voyages, Palissy se fixa à Saintes, se maria et vécut de la profession d'arpenteur, dans laquelle il s'était rendu extrêmement habile. Mais l'idée de retrouver le secret des émaux le poursuivait sans cesse. Il économisa, sur le produit de ses travaux, une somme assez considérable pour pouvoir se livrer sans distraction à cette recherche.

Mais ses ressources étaient extrêmement bornées et s'épuisèrent bientôt; ses fatigues étaient excessives, ses déceptions sans cesse renaissantes.

Il passa plusieurs années essayant mille mélanges de matières diverses, les pilant, les broyant, les soumettant à la cuisson dans des fours qu'il construisait de ses mains; continuellement trompé dans son attente, et cependant s'acharnant de jour en jour davantage à sa recherche. Enfin, un jour, sur plus de trois cents mélanges qu'il fit fondre, il s'en trouva un qui lui donna un émail blanc admirablement beau. Il semblait que ce fût tout; ce n'était rien encore. Il lui fallait des vases de terre préparés de manière à recevoir l'émail; nouveau labeur, encore plus pénible. Il pétrit des vases, il employa sept mois à construire de ses mains un four pour les cuire; quand les vases furent dans le four, tout manqua, et il fallut recommencer au milieu d'un feu continu et dans un lieu ouvert à toutes les intempéries des saisons. Pendant un mois entier sa chemise ne sécha pas une seule minute sur son corps. Tout le monde autour de lui le blâmait; sa femme l'accablait de malédictions et lui reprochait de réduire ses enfants à la misère. Après avoir à plusieurs reprises broyé à lui seul ses couleurs, à l'aide d'un moulin à bras qu'ordinairement deux hommes robustes ne faisaient mouvoir qu'à grand-peine, après avoir échoué dans plusieurs cuissons successives, après s'être vu plusieurs fois, comme il le disait, à la porte du sépulcre, il obtint enfin un plein succès.

La gloire, la fortune furent le prix de ses efforts; il fit de magnifiques poteries émaillées que les princes se disputèrent, et qui, aujourd'hui encore, se vendent à un très-haut prix.

Appelé à Paris par la reine Catherine de Médicis et par ses fils Charles IX et Henri III, il y jouit de leur faveur. Mis en prison vers la fin de sa vie, pendant les troubles religieux qui éclatèrent à cette époque, il conserva toute la sérénité de son âme et y composa deux volumes pleins de sages méditations et de belles pensées. Henri III alla le voir et lui promit sa liberté s'il consentait à changer de religion (il était protestant).

« Autrement, dit-il, je serai contraint par les Guises de vous livrer.

— Ah! sire, répondit Palissy, vous êtes plus à plaindre que moi, vous qui venez de dire : *Je serai contraint*. Ce n'est pas parler en roi, sire, et ce sont là des paroles que ni vous ni les Guises ne me ferez jamais prononcer : je sais mourir. »

Il s'éteignit doucement avant d'avoir recouvré sa liberté.

A. L.



Faïences de Bernard Palissy.
Ayuntamiento de Madrid